

Lance Daly Souffrances monochromes

Anne-Christine Loranger

Numéro 314, juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2018). Lance Daly : souffrances monochromes. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 12–14.

Lance Daly

Souffrances monochromes

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR ANNE-CHRISTINE LORANGER



Les reconstructions historiques ne sont jamais faciles. Mais quand on cherche à représenter un fait historique qui a causé un million de morts et plus d'un million de déplacés, on a affaire à un défi de très grande taille. C'est celui qu'a choisi de relever l'Irlandais Lance Daly avec *Black 47*.

La maladie de la pomme de terre de 1847 a été catastrophique pour l'Irlande : des facteurs sociaux et politiques au cours des décennies précédentes avaient fait en sorte que la grande majorité de la population en dépendait comme source d'alimentation de base. L'incapacité du gouvernement et des classes foncières à fournir des secours, conjuguée à une ponction impériale sur l'économie locale pendant de nombreuses décennies, ont amplifié la catastrophe en une véritable famine. La Grande famine irlandaise, qui a fait rage de 1845 à 1852, a réduit la population de l'île de 25% en moins de cinq ans et a créé un déclin qui a réduit de moitié la population totale au cours du demi-siècle suivant. Elle est considérée comme la plus grande catastrophe sociale de l'Europe du XIX^e siècle : nulle part ailleurs en Europe n'a été vu un tel dépeuplement catastrophique à la suite d'un seul événement. Dans certains endroits, en particulier dans l'ouest de l'Irlande, des communautés entières ont tout simplement cessé d'exister et celles qui ont

survécu ont été laissées sans ressources pendant des décennies. La Grande famine est l'événement marquant de l'histoire moderne de l'Irlande, et sa mémoire reste profondément ancrée dans la conscience irlandaise.

Encore aujourd'hui, l'expression « Prendre la soupe » (Taking the soup) a un sens profond et chargé pour les Irlandais : elle est reliée à la guerre entre protestants et catholiques. Pourriez-vous expliquer ce que c'est que ce concept ?

Je voulais absolument éviter de faire un film sur une guerre liée aux divisions entre protestants et catholiques, parce que c'est vraiment ce qu'a été le discours de l'Irlande du Nord au cours du XX^e siècle. Mais en ce qui concerne l'expression, si vous allez dans certains comtés, vous risquez d'entendre des gens parler d'autres personnes en les appelant des « soupeux » (suppers), parce que si vous preniez la soupe, cela voulait dire que vous vous convertissiez au protestantisme. Cela voulait non seulement dire que vous acceptiez leur nourriture, mais aussi que vous deveniez anglicisés. Si votre nom était O'Sullivan, on laissait tomber le O et vous deveniez Sullivan. Personne ne va s'en offenser aujourd'hui, mais il est encore possible de voir quelles familles ont ou n'ont pas « pris la soupe ».

« Je m'appelle Daly, mais originellement ma famille se serait appelée O'Doly. Les dernières générations n'étaient pas très religieuses, mais originellement... Je ne sais pas, je n'ai pas eu d'échanges avec ma famille à propos de cela. Il faudrait que je demande aux grands-parents, que je remonte dans mon arbre généalogique. »

Cela s'est passé il y a 170 ans, et à cause des noms, on sait encore qui a ou n'a pas pris la soupe à cause des noms ?

Exactement. L'anglicisation des noms est la marque de ceux qui se sont convertis.

Et... qu'a fait votre famille ?

Je m'appelle Daly, mais originellement ma famille se serait appelée O'Doly. Les dernières générations n'étaient pas très religieuses, mais originellement... Je ne sais pas, je n'ai pas eu d'échanges avec ma famille à propos de cela. Il faudrait que je demande aux grands-parents, que je remonte dans mon arbre généalogique. Ma famille a probablement été anglicisée et a commencé à parler anglais à un moment donné et le nom a changé en Daly. C'est une bonne question, c'est la première fois qu'on me la pose.

Beaucoup de gens en Irlande considèrent la famine de 1847 comme un génocide, plus ou moins planifié.

Est-ce votre opinion ? Devrait-on considérer cela comme un génocide ?

Cela dépend évidemment de votre définition d'un génocide. Moi, j'adopterais probablement un point de vue plus équilibré. Si on considère que c'est l'extermination volontaire d'un peuple, alors vous pourriez porter une telle accusation. Il y avait certainement une volonté d'extermination culturelle qui s'est produite, non pas sur trois ou quatre ans, mais sur des centaines d'années. Les famines ont été le point culminant de cette volonté. Il y a des auteurs qui soutiennent cette théorie, mais cela a été rejeté. Je pense que cela a été la combinaison de l'Empire (britannique) et des conséquences de l'Empire. J'ai fait un film sur la pauvreté, en fait. Et par pauvreté, je n'entends pas seulement

le manque d'argent, mais aussi l'absence d'éducation, l'absence de capital humain. Je pense qu'en interdisant aux gens de posséder la terre, de parler et d'enseigner leur langue, vous créez une communauté d'illettrés, d'ignorants, d'enchaînés au travail agricole. Les Irlandais sont devenus une communauté de travailleurs qui dépendaient d'une monoculture, celle de la pomme de terre. Toutes ces choses se sont combinées. Le mildiou a détruit l'unique source de nourriture et s'il y a eu de l'aide [venant de l'Angleterre], ce n'était pas toujours distribué de façon équitable ou efficace. Il y avait des voix en Angleterre qui voulaient nourrir l'Irlande et d'autres qui refusaient cette idée. Il y a eu des embargos sur la nourriture et les récoltes, des droits et des taxes sur la nourriture... Il y avait beaucoup, beaucoup de facteurs en jeu. C'est davantage une question d'opportunisme et de négligence plutôt qu'une volonté de génocide. C'est dangereux de considérer cette question en termes aussi simplistes.

Cromwell a tout de même détruit des récoltes... Je l'ignorais, j'ai appris cela de Stephen Rea.

Ah oui... Si vous parliez avec Stephen, il pencherait sans doute davantage du côté du génocide. Il mettrait la faute plus d'un seul côté que je ne le fais. Mais en fait, l'Ouest américain n'a-t-il pas été conquis par des gouvernements et des parties intéressées, qui ont payé des gens pour tuer les buffles et détruire la source de nourriture des nations amérindiennes ? C'est la même idée, n'est-ce pas ? À partir du moment où tu contrôles la nourriture, tu contrôles tout.

Comment avez-vous travaillé avec le directeur photo ? Je pense surtout à la saturation des couleurs.



—
1. Lance Daly

—
2. Un monde monochrome

—
3. Un autre monde, presque
comme un monde imaginaire.



J'ai regardé à nouveau *The Wind That Shakes the Barley* [Ken Loach, 2006]. C'est si vrai et si magnifiquement mis en scène que tu te dis «Ouais, c'est vraiment bon, alors comment tu vas faire quelque chose comme cela?». Mais, en fait, je ne suis pas certain qu'on aurait pu tourner notre film ainsi. Je ne pense pas qu'on pourrait mettre en scène la famine en Irlande de façon aussi hyperréelle et convaincante, parce que l'horreur est tellement plus grande que tout ce qui a été montré au cinéma. J'ai voulu la montrer comme un autre monde, presque comme un monde imaginaire.

C'est comme être sur une autre planète.

Tout à fait, c'est comme être sur une autre planète quand on lit sur le sujet. C'est un espace et un moment pour lequel nous avons peu de références. Mes références visuelles sont devenues des références graphiques, comme des bandes dessinées ou des illustrations. C'est ce qui est bien aujourd'hui : on peut utiliser la technologie digitale pour traiter les images et contrôler la couleur en postproduction. Une grande partie du travail pour donner au film son aspect final s'est déroulée en postproduction. Nous avons cet incroyable coloriste, Gary Coren, qui est l'un des meilleurs en Irlande. On a passé beaucoup, beaucoup de temps à travailler les images pour créer le sentiment d'un monde aride. Cela donne une impression d'un monde monochrome, mais en même temps, c'est très difficile de représenter la famine en couleurs.

Le personnage de Feeney est comme un monolithe gris, seule sa barbe rousse se démarque...

Ça, c'est un ajustement de couleur en postproduction, pour trouver cette couleur de rouille et la faire ressortir. J'ai toujours voulu que les visages et les peaux soient visibles au maximum, parce qu'on représente une réalité très forte. C'était toujours très monochromatique, presque seulement en blanc et noir. Les couleurs naturelles de la peau ne me semblaient pas appropriées, parce que l'environnement est tellement rude. Les barbes et les cheveux créent les couleurs des personnages.

Quand on regarde les gens dans le film, on a l'impression qu'ils vont se transformer en pierre, qu'ils vont se dissoudre et retourner faire partie du décor...

Oui, nous avons vraiment essayé de costumer les figurants irlandais et le personnage de Stephen Rea comme s'ils avaient émergé du paysage. Ils sont de la même couleur que l'environnement, comme s'ils avaient poussé là et qu'ils allaient y retourner. Ils font vraiment partie du pays que traversent Hannah et son équipe.

Vous avez travaillé sur le scénario et créé ce jeune garçon anglais, Hobson (Barry Keoghan), qui est l'ordonnance du capitaine Pope et qui, par pitié, retourne sa veste et tente de défendre les Irlandais affamés qu'il voit contre les Anglais. L'Histoire a-t-elle gardé mémoire de cas similaires ?

En fait, c'est assez drôle parce qu'on a déterminé qu'il viendrait de Liverpool et une grande partie de la population de Liverpool était au départ irlandaise. En fait, ce choix a davantage à voir avec le fait de vouloir présenter une vision équilibrée des choses et de ce moment de l'Histoire, et non de dire que tous les Anglais étaient méchants et tous les Irlandais étaient bons. Moe Dunford joue un très vilain personnage irlandais qui sert Lord Kilmichael et les intérêts britanniques, tandis que les personnages joués par Barry et Hugo sont des Anglais qui développent une empathie de plus en plus grande face à ce qu'ils découvrent. Cela a aussi à voir avec le fait qu'ils sont des travailleurs, des soldats. Un travailleur anglais réalise qu'il a plus en commun avec un travailleur irlandais qu'avec les aristocrates anglais qu'il sert. En termes de références historiques, il y en a plusieurs qui documentent les assassinats de lords anglais. Il y a certainement pas mal d'Irlandais qui ont combattu pour l'armée anglaise et qui seraient revenus chez eux. Mais le personnage de Hobson ne se base pas sur un individu en particulier ou un incident spécifique.

Il y a beaucoup d'éléments dans ce film qui sont d'actualité : le fait que des milliers de gens meurent et qu'on en entend parler dans les médias. Aussi, les monocultures, que ce soit le café ou les bananes, qui sont affectées par des maladies, et soudainement les cultivateurs crèvent de faim. Mais ce qui m'a frappé c'est que les deux guerriers, Feeney et Hannah, aient tous les deux combattu en Afghanistan.

Oui, c'est étrange n'est-ce pas ? On fait la guerre en Afghanistan depuis des centaines d'années, ce n'est jamais vraiment terminé. C'est un détail intéressant que les Britanniques soient là depuis très longtemps. Le fait que ces deux hommes aient combattu outre-mer ensemble, qu'ils aient une histoire commune, faisait partie du script original que j'ai reçu. Il faudrait demander des précisions aux scénaristes.

Vous avez déclaré que c'était la première fois que vous êtes content d'un film que vous avez tourné. Qu'est-ce qui vous rend heureux à propos de ce film ?

Je pense qu'on a travaillé suffisamment longtemps en postproduction et que nous avons amené le matériel à un niveau où le film peut être présenté à un vaste auditoire. Il y a un sentiment de cohésion, une unicité, une identité claire, et les gens ont bien réagi en le voyant. Je suis content de cela. ▲